
Nuttall, Sarah & Mbembe, Achille (eds.). —
Johannesburg

Catherine Coquery-Vidrovitch



Édition électronique

URL : [http://
etudesafriaines.revues.org/14364](http://etudesafriaines.revues.org/14364)
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2012
Pagination : 305-308
ISBN : 978-2-7132-2348-8
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Catherine Coquery-Vidrovitch, « Nuttall, Sarah & Mbembe, Achille (eds.). — *Johannesburg* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 205 | 2012, mis en ligne le 16 avril 2012, consulté le 25 janvier 2017. URL : <http://etudesafriaines.revues.org/14364>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2017.

Nuttall, Sarah & Mbembe, Achille (eds.). — *Johannesburg*

Catherine Coquery-Vidrovitch

RÉFÉRENCE

NUTTALL, Sarah & MBEMBE, Achille (eds.). — *Johannesburg. The Elusive Metropolis*. Durham-London, Duke University Press, 2008, 398 p.

- 1 Cet ouvrage collectif sur Johannesburg est un livre important. Il part d'une idée simple mais forte : foin des études classiques sur les grandes villes africaines contemporaines qui impliquent toutes, consciemment ou non, la suprématie du modèle occidental dont Sasia Sassen a dressé le modèle achevé sous la forme de la « ville globale », cœur vital de la coordination à l'échelle mondiale des processus de production, d'innovation et d'accumulation, mais aussi des syncrétismes culturels internationaux entre idées, peuples et imaginaires. De ce fait, comme n'importe quelle autre métropole africaine, Johannesburg ne pourrait être qu'une ville inachevée, empêtrée dans les retards accumulés par le sous-développement, incapable de surmonter les handicaps de l'informel, d'une misère insondable, des déficiences de l'État, des vices engendrés par la corruption, la drogue et la violence.
- 2 Eh bien non : Johannesburg est une grande métropole moderne. Elle exprime autant et sans doute mieux que n'importe quelle autre ville africaine une autre réalité urbaine, qu'il faut reconnaître et accepter comme telle, aussi vivante et originale en son genre que le modèle occidental auquel nous sommes, gens du Nord, trop habitués pour l'appréhender dans sa complexité. Il ne suffit pas d'opposer le visible et l'invisible, le formel et l'informel, le quartier en dur et le bidonville. On doit comprendre que l'« informel » n'est pas synonyme d'absence de forme, mais implique d'autres formes ; la totalité de l'économie populaire urbaine consiste à faire marcher de concert tous ces éléments dont l'imbrication même permet de réhabiliter le concept de « métropole » ;

celle-ci n'est pas seulement faite d'un faisceau d'infrastructures, de technologies et d'entités juridiques reconnues. Les activités quotidiennes multiples des citoyens font aussi de la ville une entité esthétique et artistique capable de créer un ensemble nouveau et singulier même s'il n'est encore ni analysé ni exprimé par notre langage conceptuel actuel.

- 3 L'ouvrage a d'abord donné lieu à un recueil d'articles de fond dans la revue *Public Culture*¹. Y sont ajoutés ici quelques autres, l'ensemble visant à préciser et expliciter les concepts utilisés, d'*afropolitanism*, de *superfluity*, de *self-stylization*, et de modernité africaine. Une seconde partie, intitulée *Voices Lines*, fraîche et vivante, est faite de pièces plus courtes, essais ou *interviews* qui, chacun, exprime un mode de vie, de quartier ou d'être dans un coin de la ville. La vision, donnée par une variété d'auteurs — artistes, écrivains, journalistes, cinéastes, musiciens —, est à la fois kaléidoscopique, complexe et véridique, donnant à voir tout à la fois le charme, la richesse et les dangers d'une ville unique et fascinante. On en retiendra, entre autres, la transformation symbolique réussie de la prison-forteresse de l'apartheid, devenue un centre civique ultra fréquenté par les citoyens et les collectivités (*Constitution Hill*); la vie quotidienne, à la fois populaire, chaleureuse et dangereuse du quartier de Yeoville décrite avec sympathie mais sans complaisance par un écrivain indien qui y a résidé plusieurs mois par choix (séjour qu'il reconnaît avoir été facilité à la fois par sa couleur et par son genre); ou l'évocation des « bruits de la ville » typiques de Jobourg.
- 4 Dans une brillante introduction, « Afropolis », Achille Mbembe et Sarah Nuttall reviennent sur l'idée qui commence aujourd'hui d'être reconnue, celle de l'idée fautive d'une Afrique conçue par l'Occident comme un vaste espace de savanes et de tribus, d'or et d'esclavage, de migrations massives et de conquêtes brutales, de richesses méconnues et d'un art fabuleux mais « premier ». L'Afrique reste dans l'imaginaire occidental une terre de chasseurs et de cultivateurs, de chefs et d'aventuriers, où l'on rencontre parfois de vastes entrepôts et de grands carrefours de commerce, mais aussi une multiplicité d'espaces réduits qui ignorent les uns comme les autres, bref où la ville, et surtout la grande ville, la métropole moderne n'aurait pas sa place (cette vision, rappelons-le, s'est largement développée dans le milieu institutionnel international dans les années 1970 sous le nom d'*urban bias*). Or l'étude entend démontrer au contraire que Johannesburg est un ensemble dont les contradictions mêmes démontrent que l'esthétique quotidienne fait bon ménage avec la marginalité, que la vie s'y déploie sous toutes ses formes et pas seulement comme terrain de souffrance et de danger, et qu'il est simpliste et réducteur de vouloir opposer l'approche culturelle de la ville à son économie politique, car l'une ne va pas sans l'autre et réciproquement².
- 5 Certes, l'ouvrage s'intéresse prioritairement au vécu des habitants et aux présupposés socioculturels de la ville. Mais il ne fait pas abstraction des conditions économiques et sociales objectives. Elles sont supposées connues — et la revue bibliographique commentée qu'en dresse Achille Mbembe dans son article liminaire (*Aesthetics of superfluity*) démontre qu'il les connaît bien. Mais ce n'est pas son propos. Ce qu'il entend démontrer, c'est que l'histoire même de la ville, construite sur le principe dominant de la race (ségrégation, apartheid, racisme) en a déterminé, dès son origine, les caractéristiques modernes : la race a été le principe dominant, à la fois force et relation de production, et de ce fait a profondément marqué sinon déterminé dans le passé non seulement l'espace et ses contours, mais aussi l'organisation sociale et culturelle. Cette ville raciale a été fondée pendant deux siècles sur un paradoxe : à la fois la nécessité

absolue du travail noir et le mépris total envers ces travailleurs, ce qui a engendré une société psychotique, voire délirante, qui visait à confondre les modèles spatiaux urbains avec l'ordre moral et social. Or, en même temps, et de façon nécessairement contradictoire, les citoyens sont devenus indissociables les uns des autres, entraînant l'essor d'énormes bidonvilles au cœur même des sites industriels les plus modernes. Cet héritage schizophrénique a contribué à « déterritorialiser » les quartiers. Les travailleurs migrants se sont insérés dans le complexe qu'ils se sont réapproprié et dont ils sont devenus partie intégrante. Le résultat est qu'aujourd'hui la ville, devenue « hétéroglote », demeure intrinsèquement fondée sur la transhumance, la juxtaposition, les incessants déplacements et la précarité des citoyens. Ne voir dans cette complexité qu'une négation urbaine est un contresens qui refuse de prendre en compte la profondeur de la superposition des temps pour comprendre la réalité de l'« unité hétérogène » actuelle. Celle-ci, incontestablement, est viable. Il s'agit de comprendre enfin pourquoi.

- 6 On n'a pas la place ici de détailler la richesse des autres études. Ainsi, Abdul Maliq Simone s'attache à montrer que l'évolution, dans le temps et dans l'espace, des multiples réseaux sociaux qui travaillent la ville, et le recoupement de leurs intersections constituent un tissu urbain au moins aussi important que celui fabriqué par les infrastructures habituellement prises en compte (réseaux d'électricité ou de téléphone, tunnels, voirie et circulation automobile). Sarah Nuttall étudie comment ne cesse de se construire la culture urbaine de la ville, à travers deux exemples : celui des jeunes citoyens et de la genèse de leur « Y culture », recomposition complexe et originale née de la synthèse d'éléments naguère disparates hérités du passé racial mixés aux réalités mondiales contemporaines, dans la rue, les cafés, les quartiers ou le campus ; l'autre exemple analyse l'usage décapant et, là encore, innovant de la publicité qui, nourrie des codes et conventions hérités de l'apartheid, les réutilise tout en les détournant et les récupérant à son avantage : là aussi, la culture urbaine apparaît à Johannesburg aussi innovante qu'originale. On citera encore, parmi d'autres analyses tout aussi excitantes (notamment sur les créations artistiques de la ville), l'entreprise originale de Frédéric Le Marcis qui reconstitue, au fil des pérégrinations d'un citoyen depuis son logis en bidonville jusqu'à l'hôpital et autres établissements de souffrance ou de soins, l'appréhension, à la fois quotidienne et globale, que peut avoir de sa ville un citoyen atteint du SIDA.
- 7 L'ouvrage est accompagné d'une bibliographie fort complète et très utile, en tous les cas concernant les ouvrages de langue anglaise qui débordent largement du seul cas de Johannesburg. Il est un peu dommage que, sauf exception, quasiment aucun historien (ou géographe) francophone de la ville africaine ne soit mentionné, alors que cette école historique est en plein essor depuis plus de vingt ans. Ne sont cités ni Philippe Gervais-Lambony, ni Sylvie Jaglin, ni Laurent Fourchard qui ont tous travaillé sur les villes d'Afrique australe, non plus que la belle somme de Philippe Guillaume qui porte précisément sur *Johannesburg. Géographies de l'exclusion* (Karthala, 2001). On pourrait y ajouter l'essai (riche sur l'Afrique du Sud) de Bill Freund sur *The African City. A History* (Cambridge University Press, 2007).
- 8 Bref un recueil de qualité qui exige d'être absorbé et discuté par tous les chercheurs de l'histoire, de la société et de l'espace urbains africains en devenir. Certes, il ne faudrait pas céder à la tentation de poétiser la misère et l'informel urbain. Dans l'ensemble, l'ouvrage résiste assez bien à cette tendance. Les pauvres sont pauvres, et n'aiment pas être pauvres. Mais il faut comprendre leur réalité, leurs besoins, voire leurs exigences

pour viser une gestion urbaine susceptible de marier l'efficacité à l'adhésion. Vivre la ville, c'est d'abord la comprendre et l'accepter.

NOTES

1. *Public Culture*, 2004. Revue fondée en 1988 par Arjun Appadurai et Carol A. Breckenridge, dans le droit fil des études postcoloniales, pour étudier les modes originaux d'émergence des médias, des modes de consommation, des formes culturelles et, d'une façon générale, des processus d'innovation en dehors du monde occidental (américano-européen).
2. Dans une postface si éclairante qu'elle mériterait d'être placée en introduction générale, les auteurs précités dans la note *supra* réfutent ainsi les critiques exprimées dans le numéro suivant de *Public Culture* (n°16, 2003) par le géographe économique Michael Watts. Nuttall et Mbembe lui ont aussi répondu : « A Blasé Attitude », *Public Culture*, 17 (1), pp. 193-201.